

Visage — James Mason

Maître du clair-obscur

Patrick Schupp

Number 118, October 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1984). Visage — James Mason : maître du clair-obscur. *Séquences*, (118), 60–61.

VISAGE

JAMES MASON

MAÎTRE DU CLAIR-OBSCUR

Pas tellement grand, un regard étonnamment perçant, lancé par deux yeux noirs qui peuvent devenir fulgurants, ou se plisser à demi comme ceux des chats... une façon de bouger, calme, intense, féline presque, et par-dessus tout, le sens de la nuance, l'exigence de la finesse, le poids d'un regard. De grands rôles? Pas vraiment. De petits rôles? Jamais! En effet, quel que soit le rôle qu'il interprète, James Mason ne se fait pas oublier. Il est là, tranquille, solide, parfois gentil, parfois (souvent!) méchant, mais toujours suave, élégant, retenu, dirait-on: un de ces comédiens de second plan que l'on n'arrive pas à oublier!

Son « lancement » est relativement difficile: il joue au théâtre (l'Old Vic) depuis un certain temps et, un jour, pendant la saison 1934-35, Alexander Korda, qui est venu voir son ami Charles Laughton, le remarque. Il lui offre un petit rôle dans un

film de Douglas Fairbanks (*The Return of Don Juan*). Le projet échoue, mais James se fait « découvrir » par un réalisateur américain, Al Parker, qui décide de devenir son impresario. Le jeune Mason sera son premier client. Il tourne bientôt dans 5 ou 6 films peu importants jusqu'à *Fire Over England*, qui réunit, pour la première fois à l'écran, Vivien Leigh et Laurence Olivier. James y a un petit rôle (un espion anglais à la solde de Philippe II d'Espagne), mais le chef opérateur, James Wong Howe, le déclare, dans une interview, « bourré d'un talent fort prometteur ». Puis nous sommes, quelques films plus tard, à la veille de la guerre. James, mécontent de ses rôles médiocres et de l'industrie cinématographique britannique, décide de se lancer dans la réalisation et la production, manifestant par là, pour la première fois, cette indépendance et ce perfectionnisme qui sont les deux dominantes de son caractère.

Avec un couple ami, les Kellino (Pamela Kellino divorcera plus tard pour l'épouser, lui, James), des fonds extrêmement restreints et une énergie farouche, ils réalisent presque seuls *I Met a Murderer*, où James joue le rôle dramatique d'un fermier qui tue sa femme, une vieille acariâtre. Une jeune romancière l'aidera à échapper à la justice et en tombera amoureuse. Le film connaît un immense succès (il bat les records de recettes devant le grandiose *Marie-Antoinette* de Norma Shearer) et, cette fois-ci, James Mason est reconnu internationalement.

Tout ne sera pourtant pas si facile: James a des vues bien précises sur son métier et la façon de l'exercer, et stigmatisera souvent l'industrie dans des interviews ou des articles qui nuiront parfois à sa carrière ou, du moins, qui terniront quelque peu son image. De plus, obstiné et peu sûr de lui — il voudra lâcher le cinéma à plu-

sieurs reprises —, il n'est vraiment excellent que lorsqu'il se sent en confiance et que le rôle qu'il interprète « colle » parfaitement à sa peau comme à sa personnalité. C'est un acteur avant tout, et non un comédien, dans la mesure où le personnage qu'il interprète est clairement défini, procède d'un scénario bien construit et est plausible psychologiquement. Alors là, il excelle dans la demi-teinte et laisse suggérer ou deviner, par un jeu retenu et tout en nuances, bien plus de choses que ce que le scénario laissait prévoir au départ: Van Dam (*North by Northwest*, d'Alfred Hitchcock), Diello, (*Five Fingers*, de Joseph Mankiewicz), Humbert Humbert, (*Lolita*, de Stanley Kubrick) en sont des preuves éclatantes. Et c'est pour quoi aussi ces interprétations mémorables, qui ont consacré une carrière brillante mais inégale, sont circonscrites dans un registre relativement limité, mais souvent inquiétant (on en trouve d'autres exemples dans *The Man in Grey*, *Epitaph for a Spy*, *They Were Sisters*, *The Seventh Veil*). Il sera avec le même bonheur espion (*Fire Over England* ou *Five Fingers*), voleur (*The Wicked Lady*, *11 Harrowhouse*), alcoolique (*A Star Is Born*) ou remarquable Watson (*Murder by Decree*). Tout le temps, partout, un geste, un regard, une attitude, et tout est dit: c'est le maître du clair-obscur, le poète de l'invisible...

Odd Man Out, avec un scénario superbe sur la révolution irlandaise, et réalisé en 1946 par Carol Reed, lui donne enfin l'occasion de se dégager du moule dans lequel Hollywood l'a cantonné, celui du méchant fascinant. Malgré le grand succès obtenu par le film, et les efforts de James pour conserver son image « gentille » (*Caught*, *Cry Terror*, qui ne font guère recette), les réalisateurs continuent à le voir —

et à l'engager — pour jouer les racés dépravés, les perfides, les jaloux ou même l'ennemi, comme dans *The Desert Fox* où il incarne, aussi positivement que possible, le maréchal Rommel. Il serait inutile de continuer cette énumération, car les rôles qui ont le plus marqué sa carrière sont ceux, bien sûr, qui ont mis en valeur au maximum ces qualités de retenue et d'intensité mais aussi de faiblesse ou mieux, de vulnérabilité de son jeu. Tout être faible peut être lâche ou perfide et, s'il le démontre à notre satisfaction, c'est sans avoir l'air d'y toucher.

James Mason fait partie de cette école d'interprétation qui est d'autant plus convaincante qu'on ne la remarque pas. Et c'est tout aussi valable pour sa vie privée. Il a épousé Pamela Kellino, en 1939, qui lui a donné un fils et une fille. Il a vécu un amour discret, silencieux, n'a nullement défrayé la chronique, sauf dans ses déclarations vengeresses sur le cinéma. Il a disparu aussi comme il avait vécu, paisiblement, tranquillement, d'une façon typiquement masonienne, sans bruit et avec retenue...

Si on se souvient de lui si bien, ce n'est pas pour l'ensemble d'une carrière cinématographique avec des hauts et des bas, mais pour une galerie restreinte mais fascinante de portraits exceptionnels: Norman Mayne, le Capitaine Nemo, Trigorin, Humbert Humbert, Brutus, Diello, Bob Conway ou Gentleman Brown vivent dans notre souvenir. Peu importent les films, les visages restent. Et je suis persuadé qu'il serait bien content de le savoir.

Patrick Schupp



Odd Man Out



The Desert Fox



20 000 Leagues under the Sea



The Mackintosh Man